

La Presse

I . La Presse. 1838-03-05.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LUNDI 5 MARS.

ANNONCES :

1 franc 50 centimes la ligne
RUE SAINT-GEORGES, 16.

LA PRESSE

2^e ANNÉE. — 1838.

ABONNEMENTS :

Délivré des 1^{er} et 15 du mois.
RUE SAINT-GEORGES, 16.

Paris, 4 mars.

Il est une double remarque qui n'échappera à aucun de nos lecteurs; c'est depuis quelque temps, de la part des esprits sérieux, à la fois une propension très marquée vers les sujets de méditation religieuse, et un éloignement visible pour toutes les questions purement constitutionnelles controversées depuis vingt années. Le vide et l'aridité du libéralisme, dans l'espace étroit où depuis 1830 il s'agit, se presse et se heurte, commencent à apparaître à tous les regards désabusés; il y a peu de jours nous avons inséré, à l'occasion d'une lettre de M. l'abbé de Lacordaire, sur le *Saint-Siège*, deux articles de M. Granier de Cassagnac qui ont été remarqués; nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui publier les premiers articles de M. Guizot, qui doit paraître dans la *Revue Française*, sous le CATHOLICISME.

C'est l'esprit du temps de déplorer la condition du grand nombre, du peuple, comme on l'appelle. On étale ce qu'il souffre, ce qui lui manque. On raconte sa vie si chargée et si monotone, si rude et si précaire, tant de fatigue pour si peu d'effet, tant de risque et d'ennui, un travail si lourd, un repos si vide, un avenir si incertain!

On dit vrai. La condition du grand nombre ici-bas n'est point facile, ni riante, ni sûre. Il est impossible de regarder, sans une compassion profonde, tant de créatures humaines portant du berceau à la tombe un si pesant fardeau; et, même en le portant sans relâche, suffisant à peine à leurs besoins, aux besoins de leurs enfants, de leur père, de leur mère; cherchant incessamment, pour ce que notre âme a de plus cher, ce qu'il y a de plus pressant dans notre vie, et ne le trouvant pas toujours; et même en l'ayant aujourd'hui, n'étant pas sûres de l'avoir demain; et dans cette continuelle préoccupation de leur existence matérielle, pouvant à peine prendre de leur être moral quelque souci.

Cela est douloureux, très douloureux à voir, très douloureux à penser. Et il faut y penser, y penser beaucoup. A l'oublier, il y a tort grave et grave péril.

Plus ou moins, on y a toujours pensé. Que disaient autrefois ceux qui y pensaient le plus?

Ils recommandaient aux heureux la justice, la bonté, la charité, l'application à chercher à soulager les malheureux : aux malheureux la bonne conduite, la modération des desirs, la soumission à l'ordre, la résignation et l'espérance.

Ils expliquaient la destinée humaine, ce qu'elle a de triste et de sublime, les compensations qui se rencontrent dans les divers états, les jouissances qui appartiennent à tous. Ils s'appliquaient à panser, entre les plaies de l'homme, celles que l'homme peut guérir; à élever, pour les plaies ici-bas incurables, les regards de l'homme vers les remèdes de Dieu.

C'était là le langage de la religion. C'étaient les paroles, les conseils qu'elle adressait aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, dans ses catéchismes pour leurs enfants, dans ses sermons pour les hommes, du haut de ses chaires, au fond de ses sanctuaires, auprès du lit des malades; à tous, en tous lieux, par tous les moyens.

Et à la religion presque seule appartenaient alors les moyens de publicité, d'action populaire. Ce que sont aujourd'hui la tribune, la presse, la poste, tous les porte-voix de la civilisation moderne, les églises, la chaire, l'enseignement religieux, les visites pastorales l'étaient autrefois. La religion parlait au grand nombre. Elle n'a jamais oublié le peuple. Elle a toujours su arriver à lui.

Et en même temps qu'elle s'inquiétait du peuple, et de lui alléger le fardeau de la vie ou de l'aider à le porter, elle s'inquiétait aussi de tous, dans tous les états, et du fardeau que nous portons tous, de ces coups qui nous atteignent, de ces blessures que nous recevons tous, en marchant chacun dans notre sentier.

Car je trouve qu'aujourd'hui, en nous occupant beaucoup, et bien justement, des souffrances et des fatigues matérielles qui tombent en partage à tant de créatures, nous oublions trop ces fatigues, ces souffrances morales, qui sont notre partage à tous, ces épreuves, ces traverses de l'âme, ces mécomptes, ces ennuis, ces déchirements, toutes ces

douleurs enfin, cette infirmité universelle de la destinée humaine, d'autant plus poignante, que l'âme a plus de développement et la vie plus de loisir.

« Grands ou petits, riches ou pauvres, élite ou multitude, ayons pitié les uns des autres. Ayons pitié de tous. Tous, en avançant dans notre carrière, nous sommes « fatigués et pesamment chargés. » Nous méritons tous de la pitié.

« Nous en méritons aujourd'hui plus que jamais. Jamais, il est vrai, la condition humaine n'a été plus égale et meilleure. Mais les « desirs de l'homme ont marché d'un bien autre pas que ses progrès. Jamais l'ambition n'a été plus impatiente et plus répandue. Jamais tant de cœurs n'ont été en proie à une telle soif de tous les biens, de tous les plaisirs. Plaisirs orgueilleux et plaisirs grossiers, soif de bien-être matériel et de vanité intellectuelle, goût d'activité et de mollesse, d'aventures et d'oïveté. Tout paraît possible, et enviable, et accessible à tous. Ce n'est pas que la passion soit forte, ni l'homme disposé à prendre beaucoup de peine pour la satisfaction de ses desirs. Il veut faiblement, mais il veut immensément. Et l'immensité de ses desirs le jette dans un malaise au sein duquel tout ce qu'il a déjà gagné est pour lui comme la goutte d'eau oubliée dès qu'elle est buë, et qui irrite la soif au lieu de l'éteindre. Le monde n'a jamais vu un tel conflit de velléités, de fantaisies, de prétentions, d'exigences, jamais entendu un tel bruit de voix s'élevant toutes ensemble pour réclamer, comme leur droit, ce qui leur manque et ce qui leur plaît.

« Et ce n'est pas vers Dieu que ces voix s'élèvent. L'ambition s'est en même temps répandue et abaissée. Quand les précepteurs du peuple étaient des précepteurs religieux, ils s'appliquaient à détacher de la terre sa pensée, à porter en haut ses desirs et ses espérances pour les contenir et les calmer ici-bas. Ils savaient qu'ici-bas, quoi qu'on fasse, il n'y a pas moyen de les satisfaire. Les docteurs populaires d'aujourd'hui pensent autrement et parlent au peuple un autre langage. En présence de cette condition difficile et de cette ambition ardente de l'homme, au même moment où ils étalent sous ses yeux toutes ses misères et fomentent dans son cœur tous ses desirs, ils lui disent que cette terre à de quoi se contenter; que, s'il n'y vit pas heureux et à son gré, ce n'est ni à la nature des choses, ni à sa propre nature, mais aux vices de la société et à l'usurpation de ses pareils qu'il doit s'en prendre. Tous sont en ce monde pour le bonheur. Tous ont au bonheur le même droit. Le monde a du bonheur pour tous.

« Ce sont là les paroles qui tous les jours retentissent à toutes les oreilles, frappent à la porte de tous les cœurs, pénètrent par toutes les voies dans les replis les plus obscurs de la société.

« Et l'on s'étonne de l'agitation profonde, du malaise immense qui travaillent les nations et les individus, les états et les âmes! Pour moi, je m'étonne que le malaise ne soit pas plus grand, l'agitation plus violente, l'explosion plus soudaine. Il y a dans de telles idées, dans de telles paroles, de quoi égarer, de quoi soulever toute l'humanité. Et il faut que l'action conservatrice de la Providence, que cette sagesse innée et spontanée, dont les hommes ne sauraient se dépouiller, soient bien puissantes pour qu'un tel langage, sans cesse répété et partout entendu, ne replonge pas le monde dans le chaos.

« Non, il n'est pas vrai que cette terre ait de quoi suffire à l'ambition et au bonheur de ses habitants. Il n'est pas vrai que le malheur des événements et le vice des institutions soient les seules causes, soient les causes dominantes de la condition triste et pesante de tant d'hommes. Que les institutions deviennent de jour en jour plus justes, plus sages, plus sages du bien de tous, c'est le droit de l'humanité. C'est l'honneur de notre temps de s'être attaché à cette pensée et d'en poursuivre l'accomplissement. Les temps anciens prenaient trop aisément leur parti des souffrances du grand nombre. Leurs prétentions étaient trop humbles en fait de justice et de bonheur pour tous. Nous en avons de plus étendues, de plus fières, et nous donnons avec raison, à nos progrès dans cette voie, le beau nom de civilisation. A Dieu ne plaise que nous nous détournions de ce salutaire travail, que nous nous décourageons de cette noble espérance! Nous avons là beaucoup à faire et beaucoup à attendre. Mais ne nous repaissons pas d'orgueil et d'illusion. Ne nous promettons pas, de nous-mêmes et de notre savoir faire, ce que nous n'en saurions obtenir. Il y a dans notre nature un vice,

dans notre condition un mal qui échappent à tout effort humain. Le désordre est en nous, et, tout autre source en fût-elle tarie, il naîtrait de nous et de notre volonté. La souffrance, la souffrance inégalement répartie, est dans les lois providentielles de notre destinée. C'est à la fois supériorité et infirmité, grandeur et misère. Êtres immortels, ni les secrets de notre sort, ni les limites de notre ambition ne sont sur cette terre, et la vie que nous y menons n'est peut-être qu'une bien petite scène de la vie inconnue qui nous attend. Réglez, comme vous l'entendrez, toutes les institutions; distribuez, comme il vous plaira, toutes les jouissances; ni votre sagesse, ni votre richesse ne combleront l'abîme. La liberté de l'homme est plus forte que les institutions de la société. L'âme de l'homme est plus grande que les biens du monde. Il y aura toujours en lui plus de desirs que la science sociale n'en peut prévenir ou guérir.

« La religion, la religion! c'est le cri de l'humanité en tous lieux, en tous temps, sauf quelques jours de crise terrible ou de décadence honteuse. La religion pour contenir ou combler l'ambition humaine! la religion pour nous soutenir ou nous apaiser dans nos douleurs, celles de notre condition ou celles de notre âme! Que la politique, la politique la plus juste, la plus forte, ne se flâte pas d'accomplir, sans la religion, une telle œuvre. Plus le mouvement social sera vif et étendu, moins la politique suffira à diriger l'humanité ébranlée. Il y faut une puissance plus haute que les puissances de la terre, des perspectives plus longues que celles de cette vie. Il y faut Dieu et l'éternité.

« Il y faut aussi, entre la religion et la politique, de l'entente, de l'harmonie. Appelés à agir sur cette même terre, et en dernière analyse pour le même résultat, comment y travailler ensemble s'il n'existe entre elles un certain fonds commun de pensées, de sentiments, de desirs? Quelque distance qui les sépare, il y a un rapport intime; un contact fréquent entre les idées terrestres et les idées religieuses de l'homme, entre ses desirs pour le temps et ses desirs pour l'éternité. S'il n'y avait là qu'incohérence et contradiction; si nos affaires, nos opinions, nos espérances du monde étaient complètement étrangères ou hostiles à nos affaires, à nos croyances, à nos espérances au delà du monde; si la religion de son côté ne faisait qu'improver et combattre notre vie et notre société actuelles, leurs idées, leurs travaux, leurs institutions, leurs mœurs; bien loin de se servir et de s'entre-aider, la religion et la politique se nuiraient, s'entraveraient, s'affaibliraient réciproquement. Le monde se rait de la pitié. La pitié s'indignerait du monde. Et ce qui doit être sur la terre une source d'ordre et de paix ne serait qu'une cause de plus d'anarchie et de guerre.

« De nos jours, par le cours des événements, par des fautes réciproques, la religion et la société ont cessé de se comprendre et de marcher parallèlement. Les idées, les sentiments, les intérêts qui prévalent maintenant dans la vie temporelle, ont été, sont chaque jour condamnés, réprouvés au nom des idées, des sentiments, de la vie éternelle. La religion prononce anathème sur le monde nouveau et s'en tient séparée; le monde est près d'accepter l'anathème et la séparation.

« Mal immense : mal qui aggrave tous nos maux, qui enlève à l'ordre social et à la vie intime leur sécurité et leur dignité, leur repos et leur espérance.

« Guérir ce mal, rapprocher l'esprit chrétien et l'esprit du siècle, l'ancienne religion et la société nouvelle, mettre un terme à leur hostilité, les ramener l'une et l'autre à se comprendre et à s'accepter réciproquement, telle est la pensée qui a inspiré l'*Université catholique*, et que ses auteurs poursuivent depuis trois ans avec la plus honorable persévérance.

« Grâces leur en soient rendues! Grâces soient rendues aux hommes vraiment pieux, vraiment catholiques, qui portent sur la société nouvelle, sur la France de la charte, un regard équitable et affectueux! C'est déjà de leur part une marque de haute intelligence que ce premier rayon de justice envers notre époque, cette espérance hautement manifestée qu'elle accueillera la vérité éternelle, et ne doit pas être maudite en son nom. A Dieu ne plaise que, dans un frivole aveuglement, nous nous repaissons les uns les autres et nous-mêmes de flat-

FEUILLETON DE LA PRESSE.

THÉÂTRE-ITALIEN.

Parisina, mélodrame en trois actes, paroles du signor Romani, musique de Gaëtan Donizetti.

Quelques lignes de Gibbon ont fourni le sujet de *Parisina*, qui est un de ses plus beaux, un de ses plus irréprochables poèmes; c'est une histoire si touchante et si dramatique, qu'il y a lieu de s'étonner qu'elle ait échappé si long-temps aux faiseurs de drames et de livrets; il signor Felice Romani, qui a du talent et un assez joli sentiment poétique comme le prouvent beaucoup de détails gracieux, brodés en vives couleurs sur la trame de son canevas, a très convenablement mis en pièces le poème de lord Byron. Seulement, il a reculé devant l'inceste historique, et il a cru devoir à la pudeur scénique le sacrifice de la vérité : dans le livret, *Parisina* aime Ugo comme elle en est aimée, mais leur amour reste pur; ô sainte innocence, *sancta simplicitas*! Sobriété rare par les saturnales actuelles; la pièce n'en est pas moins intéressante et bien coupée pour la musique. Comme nous pensons que tout le monde a lu la *Parisina* de lord Byron, nous nous contenterons d'indiquer la fable en quelques lignes.

Nicholas III, duc de Ferrare, dont le nom a été changé par le poète anglais en celui d'Azzo, comme plus euphonique et plus facile à encaisser dans le mètre, avait épousé en secondes noces *Parisina*, jeune et belle fille, autrefois fiancée à Hugo, son fils naturel; les deux jeunes gens s'aimèrent d'une passion coupable; trahis par quelque camériste infidèle et quelques mots échappés à *Parisina* dans le trouble d'un rêve sur la couche de son époux soupçonneux, les deux amans sont entraînés devant un conseil composé des familiers du duc. Ugo est condamné à mort; *Parisina* finira ses jours dans un couvent. L'amour paternel combat chez Azzo le ressentiment de l'époux, mais après plusieurs alternatives d'attendrissement et de colère, la fureur jalouse l'emporte, la tête d'Ugo roule aux pieds de *Parisina*, qui devient folle et disparaît sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. Azzo termine sa vie dans une noire tristesse, et depuis ce jour-là, comme le roi de Thulé, on ne le vit jamais sourire.

Assurément *Parisina* contient tous les éléments d'une véritable tragédie : intérêt profond, passions combattues, fatal enivrement de l'amour, beauté, poésie, jeunesse, tout ce qui peut pallier un adultère compliqué d'inceste; mais peut-être la musique est-elle moins propre que la poésie à rendre ces remords, ces élans comprimés, toute cette grande passion inavouée et contenue, et ce sujet est-il moins favorable au compositeur qu'il ne le paraît d'abord? Voyons le parti que M. Donizetti en a tiré : Donizetti a de la verve, de l'habileté, il sait assez bien conduire un morceau et pose les voix avec adresse, mais il manque de fermeté et de style,

il se laisse aller trop aisément à sa facilité naturelle; l'imitation des formules rossiniennes, surtout dans l'instrumentation, se fait trop sentir; il ne se cherche pas assez lui-même, et ne sait pas dégager nettement son originalité; *Parisina* est la partition favorite de Donizetti, il la préfère de beaucoup à ses autres; cette complaisance paternelle ne nous paraît pas fondée, *Parisina* n'est pas supérieure à la *Lucia di Lammermoor* ni à l'*Anna Bolena*; peut-être le charme poétique de la pièce entre-t-il pour quelque chose dans cette préférence à l'insu même de l'auteur.

De cette critique générale arrivons à des critiques plus détaillées et purement techniques; nous demandons pardon aux lecteurs de ce grand luxe de *ré*, d'*ut*, de *pizzicati*, de temps et d'arpèges et de croches, mais on ne peut guère parler musique qu'avec des termes de musique; le chœur de femmes, en *ré* majeur à trois temps, scène 5, 2^e partie du 1^{er} acte, est fort remarquable; le chant de l'orchestre composé sur un rythme assez original, produit un effet piquant; 3 croches étant au frappé de la mesure et le temps fort au deuxième temps, au lieu d'être au premier, ainsi qu'on le fait ordinairement, forment une combinaison tout-à-fait originale dans l'andante du duo; au premier acte, entre Ugo et *Parisina*, les arpèges de la clarinette en chalumeau sont très bien placés.

Le finale du premier acte contient dans la coda du quatuor qui lui sert d'introduction, un effet de voix en sons tenus, bien senti.

Un deuxième acte, le récit d'Azzo, lorsqu'il entre en scène pendant que *Parisina* est endormie, est d'un bon sentiment dramatique. Le duo qui le suit est le morceau capital de la pièce. Ce morceau est bien fait sous le rapport de la scène et de l'expression; Tamburini l'a très bien dit; Mlle Grisi s'est laissée tellement emporter à la furie dramatique, qu'elle a fini par émettre des sons douteux en nombre assez suffisant.

L'ensemble du quatuor de la scène X du deuxième acte, lorsqu'Azzo apprend qu'Ugo est son fils, fait sur ces mots :

Per sempre, per sempre — Sott'era sepolto.

est trois fois trop long. Le dernier motif de ce morceau contient un beau travail d'accompagnement fait d'un contre-sujet en *pizzicato*. La cavatine de *Parisina*, au troisième acte, est remarquable. Les autres sont comme toutes les cavatines italiennes, bonnes, seulement à faire briller l'habileté du chanteur. A part ces trois ou quatre notes inquiétantes que nous lui avons reprochées (ô pénible devoir du critique consciencieux), Mlle Grisi a chanté admirablement et joué en tragédienne consommée; il faut voir quels beaux soupirs dramatiques soulèvent ce sein de marbre qu'on croirait sculpté par Cléopâtre, quelles nobles et pudiques rougeurs passent sur ce front d'une pureté tout à fait grecque, et quels cris d'indignation superbe jaillissent de ces lèvres divinement modelées; et quelles mains, des mains royales, blanches et pures comme des hosties, délicatement frappées de fossettes, réchauffées dans l'ombre de blondes et tièdes transparences, des mains vraiment faites pour porter le sceptre d'or de

la Prima-Donna, où l'archet d'ivoire de la muse antique!

Tamburini, qui remplissait le rôle d'Azzo, a exprimé avec une grande puissance les passions farouches et l'humeur jalouse du vindicatif Azzo; contre son ordinaire, il était costumé d'une manière convenable. Pour Rubini, il était déguisé en Espagnol, en moyen âge pendule de la façon la plus grotesque du monde. Dans un théâtre moins poli et moins bien élevé que le Théâtre-Italien, on poursuivait Rubini de clameurs malhonnêtes; et même au Théâtre-Italien, il a fallu tout le respect et toute l'admiration que l'on porte à son divin talent, pour comprimer une envie de rire assez caractérisée. Que Rubini consulte dorénavant quelque artiste de goût, ou change de costumier. Les décorations du signor Ferri, quoique très magnifiques pour le Théâtre-Italien, ont cependant des fraternités un peu trop sensibles avec les papiers peints des salles à manger où l'on voit le couronnement des Incas et la procession des vierges du soleil; mais au moins elles ne sont pas géographiquement tachées d'huile et repoussantes à voir. *Parisina* diversifiera agréablement le répertoire si admirablement monotone du théâtre-Italien.

Répétition de Guido et Ginevra, opéra.

Nous n'osons pas dire que l'on jouera jamais le *Cosme de Médicis*, c'est-à-dire la *Peste de Florence*, ou si vous l'aimez mieux, *Guido et Ginevra*, qui n'est peut-être pas le titre définitif. Jamais ouvrage n'a subi plus de fluctuations. C'était d'abord Mlle Falcon, puis Mme Stoltz, puis Mme Dorus, puis Mlle Nau, puis Mlle Paw ou Pau, engagée exprès, tout un monde de cantatrices! les rôles ont été élevés et baissés de ton deux ou trois fois; la musique a subi des remaniements profonds. Depuis six mois la première représentation est annoncée; toutes les formules incessamment, au premier jour, prochainement, irrévocablement, sont épuisées; l'on a défilé jusqu'au bout la kirielle des adverbes fallacieux qui font prendre patience à ce public affamé de nouveautés, que l'on voit par les temps de pluie planté piteusement devant une affiche menteuse; nous avouons, pour notre part, que nous ne croirons à la réalité de *Cosme de Médicis*, qu'à la troisième représentation; pourtant nous devons convenir que nous avons assisté hier à la répétition des deux premiers actes, et qu'il y a de fortes probabilités pour l'existence de l'ouvrage.

Cette répétition ressemblait du reste, à s'y méprendre, à une première représentation; la salle était pleine de ce public particulier que l'on rencontre dans tous les endroits où l'on ne peut pas entrer; public d'acteurs, de journalistes, de gens de lettres, de peintres, de musiciens, de jeunes gens et de jeunes femmes d'avant-scène.

Le lustre était allumé; les bougies de feld-spaz, appliquées aux colonnes, dardaient leurs petites langues de gaz bleuâtre; les décorations étaient en place, éclairées à leur jour comme à l'ordinaire; seulement les acteurs portaient leurs habits de ville; cela faisait le contraste le plus

teries. Notre société s'est plus d'une fois, et sur les plus graves sujets, gravement égarée, et, au sein de son triomphe, elle reste atteinte d'un mal très grave. Et pourtant notre temps est un grand temps, qui a fait de grandes choses et ouvert de grandes destinées. Cette société si orgueilleuse, si confuse, si chancelante, quelquefois si chimérique et si arrogante, quelquefois si matérielle et si humble, a plus qu'aucune autre rendu hommage et prêté force à ce qu'il y a de plus élevé, de plus divin en nous, l'intelligence et la justice. Une large part de vérité est contenue dans les principes inscrits sur son drapeau; et elle a voulu que cette vérité fût efficace; et elle a déployé, pour l'introduire dans les faits une habileté, une énergie qui ont étonné et entraîné à sa suite le monde. Tant de hardiesse dans la conception, tant de puissance dans l'exécution, un tel développement d'esprit, de passion, de force, tant de résultats positifs, visibles, si rapidement obtenus, ce progrès si général de bien-être, de richesse, d'ordre, de justice pratique et simple dans les relations et les affaires sociales, n'y a-t-il là que de l'égarement? Sont-ce là des symptômes de déclin? N'y faut-il pas bien plutôt reconnaître l'une de ces crises redoutables, mais fécondes, que la Providence fait éclater quand elle veut renouveler le monde? Dites, dites à cette société et le mal qu'elle a fait et le mal dont elle souffre; révélez-lui dans toute leur étendue, dans toute leur gravité, ses erreurs, ses fautes, ses oublis, ses faiblesses, ses excès; mais ne prétendez pas qu'elle accepte l'injustice ni l'injure. Elle a la conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle peut devenir, du bien qu'elle a voulu et du bien qu'elle a fait à l'humanité; elle veut qu'on l'honore et qu'on l'aime, et ne se laissera redresser et diriger qu'à ce prix. Elle a raison: il faut rechercher, il faut écouter, il faut croire les amis sincères, les amis sévères: il ne faut jamais se fier aux ennemis.

Je ne pense pas que les auteurs de l'*Université catholique* rendent encore à notre société toute la justice qui lui est due. Mais ils ne gardent contre elle point d'arrière-pensée, point de mauvais dessein; ils comprennent et acceptent les principes essentiels sur lesquels elle se fonde, et ils s'efforcent sérieusement, sincèrement, de rétablir, entre ces principes et les doctrines catholiques une harmonie qui ne soit pas purement superficielle et apparente. Leur plan est simple. Après avoir tracé un cadre général des sciences humaines et des rapports qui les lient, soit entre elles, soit à l'unité sublime vers laquelle elles tendent, ils placent dans ce cadre des cours spéciaux sur chacune des sciences diverses, tant de l'ordre matériel que de l'ordre intellectuel, et s'appliquent, dans ces cours, à faire pénétrer, tantôt la religion dans la science, tantôt la science dans la religion, les tenant sans cesse en vue l'une de l'autre, afin qu'elles se connaissent, se rapprochent et s'unissent dans un commun progrès.

En sorte que leur recueil est une Université muette, où toutes les sciences sont enseignées par écrit, selon la doctrine et dans l'esprit catholique, comme elles le seraient de vive voix dans une université véritable, où tous les professeurs seraient catholiques et vraiment dévoués à leur foi et à leur science.

Je n'ai nul dessein d'examiner ici le mérite scientifique de ces cours, ni d'en débattre toutes les assertions et toutes les idées. Quelques uns, comme le *cours d'introduction à l'étude des vérités chrétiennes*, par M. l'abbé Gerbet, le *cours d'économie sociale*, par M. de Coux, le *cours sur l'art chrétien*, par M. Rio, le *cours sur l'histoire générale de la littérature hébraïque*, par M. de Cazalès, contiennent une instruction réelle, des vues élevées, ingénieuses, et quelquefois un talent de style et un attrait de lecture peu communs. Dans une *revue littéraire*, jointe aux *cours*, on rencontre souvent des articles, entre autres ceux de M. le comte de Montalembert, pleins de recherches curieuses, de nobles sentiments, et écrits avec une verve morale qui plaît et touche, même quand elle s'emporte au delà du vrai. Il serait facile de relever, dans l'ensemble de l'ouvrage, des traces assez nombreuses d'une science un peu superficielle, d'une philosophie un peu vague, d'une littérature un peu déclamatoire. Je pourrais aussi, et ceci aurait plus d'importance, y retrouver çà et là l'empreinte de vieilles habitudes, de vieilles rancunes, de ce vieil esprit d'hostilité despotique auquel les auteurs de ce recueil ont en général, et très sincèrement, voulu se soustraire. Peut-être, si j'avais l'honneur de les voir, me permettrais-je, dans l'intimité de la conversation de les engager à surveiller scrupuleusement à cet égard leurs sentiments et leur langage, à mettre toujours leurs idées et leurs expressions en accord avec l'intention générale qui les anime et le but qu'ils veulent atteindre. Qu'ils soient eux-mêmes, en ce sens, des censeurs sévères de leur ouvrage. Pour moi, je ne le serai point. Je ne sais pas chercher chicane, dans l'exécution, à une pensée grande et juste dont je souhaite le succès. J'accepte ce qu'il y a d'incomplet et d'imparfait et même d'incohérent dans une œuvre humaine, pourvu que l'œuvre en elle-même soit bonne, et que le bien domine dans l'effet comme

dans l'intention. C'est un misérable plaisir que celui de la critique, et je n'en prends aucun, pour mon compte, à signaler, quand il n'y a pas nécessité absolue, les fautes que je voudrais effacer.

J'aime bien mieux féliciter les auteurs de l'*Université catholique*, de la fermeté avec laquelle ils sont demeurés fidèles à leur drapeau et à leur nom. Dans leur excellent dessein, et précisément à cause de la pensée conciliante qui y préside, un écueil se rencontrait sous leurs pas. Ils couraient risque de se laisser induire à amollir, à énerver, à dénaturer leurs propres doctrines, les doctrines et l'esprit catholiques, pour rendre plus prompt et plus facile l'accord avec les idées et l'esprit du siècle. Plus d'une fois déjà des tentatives analogues, conçues à bonne intention, ont échoué contre cet écueil. C'est de là que nous avons vu sortir ces appels à la religion naturelle et à la *religiosité* générale; ces maximes qu'on fonde le dogme et peu de chose et que la morale seule importe; qu'il faut ramener les croyances diverses à ce qu'elles ont de commun, et inventer des formules, des prières qui leur conviennent également à toutes, et aussi ce penchant à métamorphoser les grands faits, les grands principes du christianisme en symboles livrés aux interprétations de la philosophie; et aussi encore ces étranges efforts pour marier l'esprit révolutionnaire à l'esprit religieux; ou bien enfin ces essais de renier, de laisser du moins dans l'oubli le passé de l'église catholique, ses traditions, ses habitudes, ce que lui ont apporté les siècles et les événements, pour y substituer, sous le nom de *primitif*, un catholicisme nouveau et inventé. Conceptions fausses, tentatives impruantes, auxquelles un sentiment pieux et quelque instinct de notre état social n'ont pas toujours manqué, mais qui dénotent bien peu de la connaissance de la nature humaine, de la religion, et une appréciation bien superficielle des moyens par lesquels les grandes institutions, religieuses ou civiles, se fondent et durent. Sans doute, pour s'adapter à ce qu'il y a de nouveau dans le monde, pour prendre, dans notre ordre social, la place et l'action qui lui conviennent, le catholicisme a quelque chose à faire, beaucoup à faire. Mais qu'il reste lui-même, bien lui-même, qu'il n'abdique point son origine, son histoire, sa doctrine, sa loi; qu'il ne se prête à aucune lâcheté, aucune hypocrisie. Il y perdrait sa dignité, qui fait aujourd'hui sa principale force, et n'y puiserait pas la force nouvelle dont il a besoin. Si je n'étais convaincu qu'entre l'ancienne religion et la société moderne, entre le christianisme et la charte, l'harmonie peut se rétablir selon la vérité et avec honneur, je ne leur conseillerais pas de le tenter. Dieu ne permet pas qu'à de telles hauteurs et pour d'aussi grandes choses, le mensonge soit praticable.

Que l'*Université catholique* persévère donc dans son exacte et scrupuleuse orthodoxie. On dit, et je le souhaite fort, qu'elle compte dans le clergé beaucoup de lecteurs. Le clergé doit être en garde contre les tentatives de ce genre. Quelques-unes, malgré des apparences modérées, l'atteignent et le frappent évidemment dans les conditions vitales de son existence. D'autres le jettent dans les passions et dans les voies dont il a précisément pour mission de détourner l'humanité. Toutes jusqu'ici ont eu peu de succès. La plus récente, celle de M. l'abbé de La Mennais, a abouti à l'un des plus tristes spectacles d'égarement et de chute qu'un homme puisse donner aux hommes. Certes, il y a là de justes motifs de défiance et d'hésitation. Les auteurs de l'*Université catholique* en sont à coup sûr bien persuadés eux-mêmes; car ils ont apporté le soin le plus attentif, le plus constant, à se séparer de ces essais malheureux, et à se tenir, selon leur propre langage, inébranlablement attachés au rocher de l'église. Ils agissent ainsi sans doute par conviction et par devoir. Qu'ils le fassent aussi par prudence. Qu'ils ménagent toujours les sentiments, les scrupules, les susceptibilités du public catholique. C'est à ce public surtout qu'ils s'adressent. C'est lui qu'ils désirent éclairer, apaiser, rassurer, réconcilier avec les progrès véritables, les faits accomplis, les nécessités de notre temps. C'est là en effet le grand service à rendre à la société moderne. Qu'ils ne perdent jamais de vue ce but essentiel de leur œuvre. Et quant au public, que domine l'esprit du siècle, sans doute il faut que leur langage le rassure aussi, et l'apaise, et le ramène vers la religion, car il a aussi, et très justement, ses susceptibilités et ses méfiances. Mais que les auteurs de l'*Université catholique* ne s'y trompent pas: ils lui inspireront d'autant plus de respect et de confiance, qu'il les trouvera plus graves et plus fidèles. Il se laissera d'autant plus attirer vers la religion, qu'elle lui apparaîtra plus stable et plus haute; car, dans la malaise qui le presse, c'est à quelque chose de fixe et d'élevé qu'il aspire, malgré les passions qui le tiennent encore flottant et abaissé.

LES CHEMINS DE FER EN FRANCE. (deuxième article. (1))

Nous avons dit que les chemins de fer français auraient une des-

tination beaucoup plus importante que ceux de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis; en sorte qu'en abordant une œuvre identique en apparence avec celle qui est déjà si avancée chez nos voisins, nous poursuivons par le fait un but tout différent. Nous en avons conclu qu'on s'exposerait en France à de graves mécomptes, si on ne savait modifier en conséquence les moyens d'exécution, et si, au lieu d'imiter librement, on voulait copier servilement nos modèles. Nous avons ajouté que les chemins de fer qu'il est utile de tracer sur notre sol ne possèdent pas tous, dès aujourd'hui, l'importance politique attachée à quelques-uns d'entre eux; d'où résulte que, dans le débat qui va s'ouvrir aux chambres, il s'agit surtout de décider quelles sont les lignes véritablement politiques qui doivent rester propriété nationale, et les lignes secondaires que l'on peut sans inconvénient concéder à des compagnies, sauf toutes réserves d'intérêt public. Nous croyons utile de commencer l'examen de cette question en définissant clairement le sens qu'il convient d'attacher à ces deux expressions.

L'instinct public a très bien apprécié l'importance que doivent avoir, pour la défense du territoire et pour notre administration intérieure, certaines lignes de chemins de fer, dirigées, à partir de Paris, vers nos frontières les plus exposées à l'agression étrangère, et au milieu des provinces dont la distance à la capitale ne se franchit guère qu'en trois ou quatre journées par les meilleurs moyens de communication dont nous disposons aujourd'hui. On a compris en effet que ces chemins permettraient de transporter presque instantanément des armées entières avec leur matériel, d'une extrémité à l'autre de nos frontières; qu'ils rendront impossible le retour de nos troubles civils, en donnant à l'autorité des moyens de répression d'une énergie et d'une promptitude à peu près indéfinies; qu'ils éloigneraient d'ailleurs toutes chances de dissensions intérieures, en diminuant les inconvénients et en augmentant les avantages de notre centralisation administrative, et surtout en établissant un contact intime entre des populations presque étrangères les unes aux autres. On prévoit encore qu'en fait d'administration et de défense militaire, cette puissante invention permettra de suppléer à la masse par la vitesse, et d'introduire un jour de grandes réformes dans notre budget des dépenses. Le bon sens public a placé unanimement les voies de fer qui présenteront ces avantages dans les *lignes politiques* qui doivent être une propriété commune, et la dernière chambre nous paraît avoir été l'interprète d'un sentiment éminemment populaire, en refusant à une compagnie, fort honorable d'ailleurs, la concession du chemin de fer de Paris à la frontière de Belgique. La route de fer qui conduirait au besoin une seconde armée française au-delà de Bruxelles, doit être une route nationale à plus juste titre que la route pavée de Paris à Lille.

Mais il ne s'agit pas seulement de pourvoir à l'intérêt sacré de notre défense, ou de relier au nord de la France les deux grandes divisions de nos provinces méridionales; la politique de la France embrasse d'autres intérêts d'un ordre non moins élevé. Les frontières par lesquelles nous touchons au reste de l'Europe, ne sont pas toujours destinées à s'abreuver de notre sang ou à engloutir nos millions sous forme de matériel de guerre; elles doivent établir entre nous et l'Europe un contact plus utile que le choc de bataillons ennemis, et voir des échanges plus fructueux que celui des coups de canon. Ces frontières, qu'il faut défendre à tout prix pendant la guerre, nous offrent pendant la paix d'admirables moyens d'accroître notre prospérité commerciale et industrielle, et d'accomplir une haute mission civilisatrice. Mais, nous l'avons vu avec peine, la France ne nous paraît pas suffisamment éclairée à ce sujet. Nous ne manquons pas d'hommes capables de tirer le meilleur parti possible pendant la guerre de notre position en Europe, mais nous sommes fort peu experts à exploiter la position plus avantageuse que nous occupons pendant la paix. La France guerrière serait sans doute prête à agir si la nécessité l'exigeait, mais nous n'avons eu que trop d'occasions de constater, en parcourant l'Europe, que la France pacifique y a bien mal profité de la période de paix qui vient de s'écouler.

(1) Voir la *Presse* du 22 février.

singulier; jamais la misère et la pauvreté de notre costume actuel n'a sauté plus vivement aux yeux: on aurait dit un ramas de va-nu-pieds et de malandrins. La vive lueur des quinquets tombant sur ces redingotes noires et ces robes brunes, en faisait ressortir hideusement la laideur; pourtant ces vêtements eussent semblé très propres et très convenables dans un salon ou dans la rue; ce que nous disons ici ne s'étend nullement aux dames du corps de ballet qui, par une coquetterie étrange, s'étaient habillées avec un laisser-aller inexprimable; ces jeunes sylphides avaient généralement des bas gris et dansaient avec des socques plus ou moins articulés; malgré la longueur de leurs robes de ville, nous avons aperçu à la faveur de quelque jeté-battu, oserons-nous le dire, des jupons noirs! oui des jupons noirs. *Horresco referens!*

Mme Stoltz et Mme Dorus-Gras paraissent devoir jusqu'ici remplir les premiers rôles de la pièce. Mme Dorus représentait Ginevra, fille du duc; Mme Stoltz remplissait le rôle d'une cantatrice qui fait le délire des populations.

L'introduction, autant qu'on en peut juger à une première audition, est un morceau remarquable, le grand air de Duprez, *Elle s'enfuit comme une ombre, en murmurant je reviendrai*, a provoqué de légitimes applaudissements pour la mélodie elle-même et la manière exquise dont le chanteur l'a dite; il nous a semblé entendre dans l'orchestre des sons inaccoutumés qui ne peuvent partir que d'instruments nouveaux; nous y reviendrons spécialement après une seconde audition.

Le décor du premier acte est mal entendu de plans, et papillotte désagréablement à l'œil; les montagnes du dernier plan ont un aspect trop désolé pour les environs de Florence; la coulisse de droite, où se trouve l'habitation de Guido, est confuse, enchevêtrée; les guirlandes de feuillage qui l'entourent sont égratignées et touchées trop maigrement; celui du second acte n'a pas le caractère renaissance et florentin; les colonnes ont la tournure de pylones égyptiens, et le ton jaune-clair de la pierre est gênant à la vue; il aurait fallu des teintes plus ménagées, plus grises, pour obtenir l'effet complet. Malgré ces petits défauts, cette décoration est d'un effet assez majestueux. Pour en finir avec l'Opéra, disons que Mlle Nathalie Fitz-James, cette charmante danseuse dont les progrès sont si sensibles, a dansé dernièrement avec Mabelle un pas que M. Perrot et sa femme avaient dansé au Théâtre-Français. Elle a été vivement applaudie. Mlle Nau, délicieuse élève de Mme Damoreau, qui surpassera bientôt sa maîtresse, a chanté avec une rare élégance le rôle de la princesse à la dernière représentation de la *Maquette*; cette jeune cantatrice est chaque jour plus goûtée du public, et elle sera avant peu classée au premier rang.

QUATRIÈME CONCERT DU CONSERVATOIRE.

Credo de M. Elwart.

La Société des Concerts a donné le dimanche, 23 février dernier, son

quatrième concert, et cette solennité musicale a été, sans contredit, la plus brillante de toute l'année.

La *Symphonie pastorale*, le fragment du septuor en *mi*, exécuté par tous les violons de l'orchestre avec un ensemble étourdissant, et l'*Ouverture de Fidelio*, tels étaient les morceaux que le géant Beethoven fournissait au riche programme du concert. De plus, la belle scène de la *Haine*, dans l'*Armide* de Gluck, le créateur de l'art musical dramatique en France, avait été adjointe aux trois grandes compositions de Beethoven.

Mlle Julian (Armide), et surtout Mlle d'Hennin (la Haine), ont parfaitement rendu l'expression et le caractère de leurs deux beaux rôles. Les chœurs du Conservatoire, beaucoup mieux dirigés, ont su se faire aussi applaudir.

Ce concert a donné l'occasion à M. Willent, bassoniste de talent, de se faire entendre avec avantage d'un public connaisseur. Mais, le morceau qui a excité au plus haut point l'attention du public, parce que c'était la première fois que la société admettait sur son programme une composition vocale et instrumentale d'un auteur vivant, c'est le grand *Credo* de M. Elwart, jeune professeur au Conservatoire et premier prix de composition à l'école de France, à Rome.

Dès les premières mesures de cette composition religieuse, que M. Elwart a su embellir de la poésie la plus pittoresque et la plus mystique tout à la fois, le public n'a plus vu en lui un jeune débutant qui vient en tremblant réclamer sa bienveillance, mais plutôt un artiste fort, aux idées arrêtées et qui possède la volonté de faire et le pouvoir d'exprimer noblement et sans obscurité tout ce qu'il veut peindre.

Délaissant le genre trop suranné des anciens contrepointistes qui ne connaissent rien de mieux pour célébrer la divinité que l'éternelle et pédantesque fugue, M. Elwart qui, pourtant, possède à un haut degré cette science qu'il enseigne au Conservatoire, a préféré traiter poétiquement le symbole de la foi catholique, et il a su mettre tant de variété dans ses tableaux, tant d'éclat dans ses couleurs, et surtout une unité si parfaite entre les différentes parties de sa composition, que le public, enchanté et tout étonné d'entendre de la pure et expressive mélodie là où il ne croyait rencontrer que le style renfrogné d'un maître de chapelle, a applaudi avec enthousiasme le jeune novateur qui savait encore éveiller dans le cœur des masses des sentiments tendres et religieux.

Ce passage est vraiment sublime dans le *Credo* de M. Elwart. Le Sauveur ressuscite... Le chœur célèbre son triomphe sur la mort. Les soldats convertis courent par toute la ville racontant le miracle dont ils ont été les témoins; les disciples et les saintes femmes réunissent leurs voix à leurs voix; mais la trompette du jugement dernier se fait entendre... les lévites rappellent aux chrétiens que Jésus viendra plein de gloire pour juger les vivants et les morts... Cette transition est d'autant plus belle, qu'elle appartient en propre à M. Elwart; car son *Credo* a été écrit à Rome, en 1855, dans la messe d'envoi, dont elle est la plus brillante partie. On ne peut donc ac-

cuser ce compositeur original de s'être inspiré du bel et grand effet d'instrument de cuivre qui produisit tant de sensations lors de l'exécution de la messe funèbre de M. Berlioz, en décembre dernier. Cette espèce de rapport, quoique éloigné, prouve que MM. Elwart et Berlioz, élèves tous deux de l'illustre Lescœur, ont appris de ce grand maître l'art des contrastes aussi bien que celui de disposer avec art et puissance les masses instrumentales et vocales d'un grand orchestre.

Le *Credo* de M. Elwart est composé dans le ton sombre et majestueux de *mi bémol*. Il est écrit pour cinq voix, accompagné de tout le luxe de l'orchestre moderne.

Au commencement, un serment solennel est prononcé avec force par tous les chrétiens. Puis, les lévites racontent les premières pages de la Bible, jusqu'au jour de l'Annonciation du Messie. Alors la voix de Gabriel se fait entendre. L'ange annonce à Marie qu'elle sera la mère du Sauveur des hommes. Une musique céleste accompagne la voix de l'envoyé du Très-Haut.

Le chœur s'incline en prononçant ces mots: ET HOMO FACTUS EST, puis on entend dans le lointain une marche funèbre. C'est Jésus que ses bourreaux conduisent au supplice... Le fils de Dieu est crucifié... On croit entendre alors les cris féroces de la populace juive. Jésus rend l'esprit... Le voile du temple se déchire... le ciel s'obscurcit... la nature entière est dans le deuil...

Après le récit solennel de vingt basses-tailles, un motif délicieux, déjà entendu, apparaît de nouveau et le *Credo* se termine en reproduisant avec une admirable unité le grand motif principal qui a célébré la résurrection glorieuse de Jésus.

Mais avant de terminer, le chœur dit avec onction et recueillement l'*Amen* final. Cette transition d'un effet doux, après une péroraison brillante, loin de refroidir l'effet du *Credo*, a produit une sensation profonde.

Il y a dans ces quelques dernières mesures une conviction qui prouve que M. Elwart n'a songé qu'à bien faire, quitte à n'être pas applaudi par la masse ignorante qui, généralement, n'accorde cet honneur qu'aux morceaux dont la terminaison est bruyante. Heureusement que le public habituel du Conservatoire est grand connaisseur, et qu'il a senti du premier coup l'intention de l'auteur du *Credo*.

Les amis du progrès musical en France, doivent de grands remerciements à l'habile M. Habeneck, et à l'admirable orchestre qu'il dirige avec tant de talent depuis onze ans. Grâce à lui, grâce au noble concours de tous ces artistes d'élite, les barrières qui empêchaient nos jeunes compositeurs de se faire connaître du public sont enfin levées. Mais pour oser produire sur une scène où l'ombre gigantesque de Beethoven plane sans cesse, il faut être bien sûr de soi-même. Il faut avoir, comme M. Elwart, la conscience de fortes études, et entendre retentir dans son cœur, cette voix qui crie au véritable artiste: *En avant!*

THEOPHILE GAUTHIER.

Le temps n'est plus où notre langue était celle de la société européenne et où nos philosophes, nos savants et nos littérateurs établissaient, par l'influence alors toute puissante des idées, la suprématie de la France. Les longues guerres que nous avons traversées ont interrompu ces relations intellectuelles que n'a pu renouer le retour de la paix. Les divisions politiques qui ont absorbé jusqu'à présent la plus grande partie de notre activité, et les méfiances que nous avons excitées contre nous, ont singulièrement nui à notre action intellectuelle au dehors. D'un autre côté aussi, l'Europe est sollicitée aujourd'hui par de nouveaux instincts : une dure expérience de vingt-cinq années y a considérablement diminué l'influence des idées ; elle a cessé de demander exclusivement à ces dernières le progrès moral dont le besoin la travaille sans cesse ; elle a compris que ce progrès devait résulter aussi du développement de son commerce et de son industrie et s'est sentie attirée de préférence vers les peuples qui pouvaient la guider dans cette carrière. Or, la France, qui, depuis vingt ans, suit à peine chez elle l'exemple donné par deux nations rivales, s'est montrée au dehors d'une infériorité désolante ; nous n'aurions malheureusement ici que trop de preuves à offrir de cette vérité.

Mais l'ascendant qu'elle a laissé prendre à d'autres nations peut avoir un terme : les causes de la suprématie incontestable qu'elle a exercée pendant le siècle dernier subsistent encore en partie ; les liens qui l'attachaient au reste du monde ne sont point tout-à-fait rompus ; son admirable position au cœur du monde civilisé n'a pas changé, et le développement inouï de l'Angleterre et des États-Unis n'a fait que rendre cette position encore plus centrale. L'achèvement de nos routes et de nos canaux nous permettra bientôt de mieux mettre à profit nos cours d'eau et nos dépôts houillers, double élément de puissance motrice répandu sur notre sol, et, si nous le voulons fortement, de replacer au premier rang notre commerce et notre industrie.

La langue française est encore la langue la plus précise, la plus claire et la plus sociale qui soit au monde ; c'est la seule que la diplomatie puisse employer ; c'est aussi la première langue dont, par toute l'Europe, on fasse succéder l'étude à celle de la langue nationale. Notre pensée et nos mœurs sociales sont d'ailleurs celles qui s'insinuent le mieux au-dehors ; aussi notre langue, notre pensée, nos mœurs et notre costume même redeviendront-ils plus complètement que par le passé ceux de la société européenne, lorsque le perfectionnement des moyens de transport donnera enfin à celle-ci un point de réunion. Cette société qui tend si visiblement à se former ne sera définitivement constituée que lorsque les nations civilisées seront représentées par une plus grande proportion de leur population d'élite dans les salons, les théâtres, les musées et les établissements scientifiques de Paris, seule capitale de notre continent.

Tels sont les avantages que nous assure dans l'avenir notre position en Europe, et voilà qu'une admirable invention, celle des chemins de fer, nous permet de les décupler et de reprendre par la triple influence de notre vie intellectuelle, sociale et matérielle une position plus élevée encore que celle qu'avait su se la créer la France pendant le siècle dernier ! pouvons-nous tarder plus longtemps à entrer dans la voie qui s'ouvre devant nous ?

(la suite à demain.)

L. P.

Nouvelles Étrangères.

Espagne. — Les lettres de Valence annoncent que le général Borso a remporté quelques avantages sur les factieux de cette province. |

— On écrit de Cérét, 25 février :

Des pièces d'artillerie sont arrivées à Manresa. La division des troupes de la reine qui était à Lerida occupe Solsona. Le capitaine-général a donné quinze jours aux carlistes pour se faire annistier et rentrer dans leurs foyers. La junte s'est retirée à Borroda. Les troupes de Tristany et de Bep del Oli défendent Berga. Les autres forces carlistes se sont portées à la Poblà de Lillet.

— On écrit de la frontière, 1er mars :

Don Carlos est arrivé à Estella le 24, il était escorté par 2 bataillons. On parle de nouvelles expéditions qui doivent bientôt se mettre en marche.

Grande-Bretagne. — ÉLECTIONS DE MARY-LE-BONE, clôture du poll à 4 heures. — M. Ewart, 8,856 voix ; Teignmouth, 4,225 ; Thompson, 241. Plus de 5,400 électeurs n'ont pas pris part au poll. La conduite insensée de quelques individus a donné le siège de Mary-le-Bone à un tory. Les candidats n'ont pas adressé d'allocutions aux électeurs, sur les hustings. M. Ewart, à cause de l'indisposition du propriétaire de la maison où se tenait le comité central, s'est borné à remercier les électeurs. Il a exprimé l'espoir qu'à l'avenir les réformistes seraient plus unis. M. Perrotet Thompson a adressé la lettre suivante aux électeurs radicaux de Mary-le-Bone : « Messieurs, nous avons défendu notre modeste position avec un succès complet. Les whigs nous ont révélé ce dangereux secret, que nul d'entre eux ne peut être élu sans l'agrément des radicaux. Si les whigs ont leurs raisons pour préférer l'élection d'un tory à celle d'un radical, les radicaux de leur côté sauront préférer un tory à un whig : notre exemple ne sera pas perdu. »

Italie. — Naples, 24 février. — On annonce que des troubles ont de nouveau éclaté en Sicile, et ce bruit prend chaque jour plus de consistance. Quoiqu'il en soit, il est certain que le gouvernement lui-même redoute un mouvement, et chacun ici le considère comme imminent.

Il paraît que le prince a un parti considérable en Sicile, et la conduite imprudente du gouvernement envers quelques-unes des familles les plus influentes et les plus opulentes de l'île, a encore augmenté le nombre de ses adhérents. Aussi le roi s'occupe-t-il exclusivement des affaires de l'île, et il est certain que d'importantes résolutions seront prochainement adoptées. Jusqu'à présent, le journal officiel a gardé le silence le plus complet à ce sujet.

— Le pape Grégoire XVI vient de nommer cardinaux, M. Angelo Mai, secrétaire de la congrégation de la propagande, né le 7 mars 1782 ; M. Falconieri Mellini, archevêque de Ravenne, né le 17 septembre 1794 ; M. Francesco Orioli, évêque d'Orvieto, né en 1778 ; M. Mezzofanti, premier bibliothécaire du Vatican, né en 1774. M. Luigi Ciachi, gouverneur de Rome, né en 1788, et M. Ugolini, né en 1785. Le pape doit nommer encore quatre autres cardinaux.

Allemagne. — Francfort 24 février. — La première séance de la diète germanique aura lieu, selon toute apparence, le 8 mars. Le comte de Munch Bellinghausen doit arriver de Vienne pour cette époque. M. de Schöler, envoyé prussien à la diète, est toujours obligé de garder la chambre par suite d'une indisposition. M. de Schack, envoyé de Mecklenbourg, est arrivé ici depuis peu. Le bourguemestre Schmeide, député des villes anseatiques, n'est pas encore arrivé de Brême.

Hanovre. — Hanovre, 27 février. — Les journaux allemands publient le projet de la nouvelle constitution qui vient d'être communiqué

aux états de Hanovre. Voici les principaux articles que nous remarquons :

Paragraphe 15. Le roi peut être, sans être obligé de consulter ses aînés, désigner un prince d'une autre maison, s'il a des motifs à cet égard, si l'héritier présomptif est mineur, ou si son état intellectuel le met dans l'impossibilité de prendre les rênes du gouvernement.

Paragraphe 84. Le roi convoque les états tous les trois ans.

Paragraphe 85. Les séances des états ne durent que trois mois.

Paragraphe 89. Les états doivent délibérer d'abord et de préférence sur les projets de lois communiqués par le roi, s'il l'exige, et notamment le budget.

Paragraphe 91. Les états ne peuvent délibérer sur les lois concernant les impôts et les matières qui, conformément à la décision du roi, doivent être réglées d'une manière générale et ne peuvent par conséquent être abandonnées à la législation des états provinciaux.

Paragraphe 92. A l'exception des lois qui ont pour objet les taxes nécessaires aux besoins du royaume, les états n'ont que voix consultative.

Paragraphe 116. Si avant l'expiration de la période triennale, les états ne votent pas les impôts et taxes proposés par le roi, pour les besoins du royaume, le roi est autorisé à percevoir les impôts votés antérieurement, sans toutefois en dépasser le chiffre, jusqu'à ce que la difficulté soit aplanie selon les voies constitutionnelles.

Paragraphe 142. Le prince royal promettra, dans un acte accessoire, d'observer fidèlement la constitution. Il n'est pas question des aînés et de leur consentement. Enfin, la diète germanique sera invitée à garantir la constitution.

Prusse. — Berlin, 16 février. — Les communications de notre cour avec le saint-siège sont très actives ; mais jusqu'à présent la cour de Rome ne montre pas plus de condescendance. L'archevêque de Cologne est traité à Minden avec les plus grands égards. On lui a accordé la liberté de choisir une autre résidence ; mais il ne veut pas quitter Minden jusqu'à ce qu'on lui permette de retourner à Cologne. Le ministre des cultes a consulté plusieurs évêques sur les moyens les plus propres à parvenir à une conciliation avec la cour de Rome.

Nouvelles Diverses.

Aujourd'hui S. M. a travaillé avec M. le ministre de la guerre, ensuite avec M. le président du conseil.

— S'il est beaucoup de prétentions dont le *Journal des Débats* a grandement raison de ne pas se piquer, entre autres celles à la conscience, au désintéressement, au courage et au patriotisme, il en est une, en revanche, qu'il ferait bien d'abandonner : c'est la prétention d'être JOURNAL OFFICIEL DES CÉRÉMONIES, et de régler en cette qualité l'étiquette et le ton, les grandes manières et le beau langage de la cour et de la ville. Pour se faire une juste idée du ridicule de cette prétention de MM. Bertin, il faut lire le *Figaro* de ce matin ; comparé au *Journal des Débats*, le *Constitutionnel* est un modèle parfait de convenance et de bon goût. C'est qu'en effet, il n'y a rien de pis que les manans prétentieux et vaniteux ; mieux vaut mille fois le rustre.

— On est, nous assure-t-on, à la veille au ministère de la guerre de rapporter une mesure prise naguère, et qui a soulevé bien des amours-propres, donné lieu à de bien graves mécontentements, et peut-être aussi fait faire bien des notes fausses : voici le fait. Les exécutants des corps de musique de l'infanterie étant, comme ceux dont ils charment les oreilles, dans l'obligation de faire route à pied, on avait décidé que, comme fantassins, ils devaient porter le havresac ; on était allé plus loin : on leur avait ordonné de se charger du sac malencontreux chaque fois que le régiment en tête duquel ils marchent prend les armes et se réunit. Delà un concert de plaintes qui est monté jusqu'au ciel, et qui même est allé plus haut, puisque l'on annonce aujourd'hui que l'on revient sur l'inharmonieuse mesure qui avait été prise.

— On écrit de Nantes sous la date du 28 février : « L'état de santé de notre vénérable évêque donne aujourd'hui les plus graves inquiétudes. La nuit dernière a été extrêmement mauvaise, et ce matin nous avons la douleur d'annoncer à nos lecteurs qu'aucune amélioration ne se fait apercevoir. »

— Hier, entre deux et trois heures de l'après-midi, au moment où la foule des curieux assiégeait les avenues du Musée, un beau vieillard à cheveux blancs, d'une mise soignée, et dont les habitudes de corps indiquaient un ancien militaire, se présente à la porte principale. Un des gardiens lui fait remarquer poliment qu'il ne peut entrer avec la canne sur laquelle il s'appuie. « Elle m'est indispensable, dit le survenant ; sans elle, je trébucherais au bout de quelques pas. — La consigne est positive, répond le gardien ; il n'y a d'exception que pour les jambes de bois. — Qu'à cela ne tienne, reprend galement le vieillard, en frappant fortement sur sa jambe gauche. » Et le son qu'on entendit prouva qu'effectivement il ne violait pas la consigne. Ce vieillard était le général R..., qui a laissé une jambe dans les redoutes de la Moscowa, en 1812.

— *L'Eclair* de la Méditerranée, journal de Toulon, qui donne spécialement les nouvelles d'Alger, dément la prétendue convention qui, d'après le *Commerce*, aurait été faite entre la Porte, l'Angleterre et la Russie, et qui aurait pour but d'encourager Abd-el-Kader dans sa lutte contre notre domination en Afrique. Le *Commerce* tenait cette confidence de quelques personnages initiés aux combinaisons des cabinets, lesquels personnages s'entretenaient avec secret de cette convention diplomatique !

— Il vient d'être publié un tableau des forces navales des États-Unis, qui se composent de sept vaisseaux de ligne qui sont : la *Caroline du Nord*, le *Colombus*, l'*Ohio*, le *Washington*, le *Franklin*, le *Delaware*, et la *Pensylvanie* ; dix frégates : la *Constitution*, les *États-Unis*, la *Constellation*, la *Colombie*, *Macedonia*, *Hudson*, *Brandywine*, *Potomac*, la *Guerrière*, la *Java* ; 8 schooners, 1 vaisseau rasé, 14 corvettes, 4 bricks et 3 bateaux à vapeur.

— Le nombre actuel des curés en France est de 5,501, dont 2,527 reçoivent 1,200 fr. de traitement et sur le plus 1,500. Le nombre des desservants de succursales est de 25,560 ; 22,688 au-dessous de 60 ans, reçoivent 800 fr., et 2,700 au-dessus de 70, en reçoivent 1,000.

On estime que près de 10,000 communes sont encore privées des secours de la religion et des exercices du culte pendant tout ou partie de l'année.

— Le 15 février, à la suite d'une dispute assez vive survenue entre un maréchal-des-logis d'artillerie et un habitant de Strasbourg, rendez-vous fut pris pour un combat singulier. Le maréchal-des-logis, blessé mortellement, est tombé victime de ce duel. Le lendemain matin, la gendarmerie a arrêté la personne, qui, aux termes de la jurisprudence de la cour de cassation, est considérée comme coupable de meurtre. L'on se rappelle que M. le garde-des-sceaux a dernièrement transmis des ordres dans ce sens aux parquets des cours royales. Ce sera la première fois qu'on applique à Strasbourg cette jurisprudence nouvelle.

— Plusieurs compagnies se forment dans le but de hâter les travaux de la colonisation en Algérie, il y a même lieu d'espérer que les concessions de la Rassanta faite par le domaine au prince de Mis vont être exploitées au commencement de la campagne prochaine. Arrivé à Marseille, le prince y a trouvé une vive sympathie et les ressources nécessaires pour reprendre d'utiles travaux, que des circonstances indépendantes de sa volonté, avaient fait suspendre. Tout porte à croire que cette année portera ses fruits, et que le temps n'est plus éloigné où notre colonie africaine pourra présenter des produits territoriaux, qui détermineront sans doute les banquiers et capitalistes à y verser une partie du numéraire qu'ils ont à leur disposition, et qui féconderait le sol fertile de l'Algérie. C'est ainsi que l'avenir, jusqu'ici sombre, de notre colonie, prendra un tout autre aspect, et fera renaitre la confiance là où régnait déjà une crainte générale, mais sans fondement.

— Diverses lettres du département de la Vendée parlent d'une tempête terrible qui a, dans la nuit du 24 février dernier, causé les plus grands désastres sur la côte. Voici les détails qui sont parvenus :

« Dans l'île de Noirmoutiers, les dunes de sable qui bordaient la partie sud ont été entièrement détruites. La mer, après avoir franchi ses limites naturelles, a renversé tous les obstacles qu'elle a rencontrés, entraîné tout

ce qui se trouvait sur son passage, et envahi le village de la Guérinière qui compte une population de plus de onze cents habitants ; plusieurs maisons et un moulin ont été renversés par la fureur des eaux.

« Les habitants envahis par l'inondation ont abandonné leurs maisons et ont transporté tous leurs meubles dans les lieux éloignés de ce théâtre de désolation.

« Toute la population de l'île est dans la consternation. Une pétition vient d'être adressée à M. le ministre du commerce et des travaux publics pour lui faire connaître ce désastre et implorer les prompts secours du gouvernement.

« Dans les communes d'Aiguillon et de St-Michel-en-Therm, la marée, favorisée par un vent de sud-est, est passée par dessus les digues, et a envahi quelques dessèchemens. La population s'est portée sur les digues, mais elle n'a pu opposer qu'une faible résistance à la mer en fureur. Si le vent du sud, qui soufflait le 24, eût continué le 25 et le 26, tous les dessèchemens de cette partie du littoral eussent été submergés. Depuis 1820 le mer n'avait pas atteint ce degré de hauteur. Les pertes causées par ce sinistre sont immenses. »

— Un receveur à cheval du département du Calvados va comparaître devant les assises sous l'accusation d'avoir blessé grièvement un contrebandier sur lequel il a tiré un coup de pistolet.

— Le nouvel opéra qui doit être représenté ce soir à l'Académie royale de Musique a changé de nom ; au lieu de s'appeler *Cosme de Médicis*, il a maintenant pour titre : *Guido et Ginevra*, ou la *Peste de Florence*. La musique est de M. Halévy, les paroles sont de M. Scribe ; il a été spécialement écrit pour Duprez.

— A cause de la première représentation de *Guido et Ginevra*, à l'Opéra, le concert que Mme de Belleville-Oury devait donner ce soir chez M. Erard, est remis à jeudi prochain, 8 mars, à 8 heures du soir.

AU RÉDACTEUR.

Permettez-moi un dernier mot sur les élections de Bezières. Mon silence pourrait me faire accuser d'ingratitude par mes 575 fidèles. Personne ne se doutait que le rapport dût être fait hier ; plusieurs députés m'avaient assuré au contraire que ce serait pour lundi. Comment croire en effet qu'un rapport contenant des faits aussi graves, des appréciations si étranges, n'eût pas été soumis au bureau avant d'être porté à la tribune ? et ces faits si graves passent devant la chambre sans que personne les relève ? Des violences sont signalées, des tentatives de corruption sont dénoncées ; et ces pièces ne sont pas renvoyées au garde-des-sceaux pour que justice soit faite des coupables ou des calomnieux, si les accusations sont fausses. L'opposition se tait, elle qui a fait tant de bruit pour l'incendie de Ploërmel ; et les trois députés qui ont soutenu que tout acte écrit d'une manière quelconque était un suffrage exprimé, ne se lèvent pas pour réfuter les argumentations du rapporteur. M. de Salverte ne conteste pas une doctrine si contraire à la sienne. Que dit encore le nouveau rapport ? Il attribue à mon concurrent le billet portant : « *Flourens et moi* », quand il se trouve un ou deux électeurs de ce nom dans le collège de Bezières. Cela n'a pas d'exemple à un premier tour de scrutin. Mais voici qui est plus fort : il défalque le bulletin portant : « *Viennot ou Flourens* », attendu qu'il s'agit de dire choisir, et que l'électeur n'ayant pas choisi n'a pas exprimé de suffrage. Il déclare en conséquence, au nom du 9^e bureau, de la grande majorité même, que ce bulletin ne renferme pas un suffrage exprimé. Et personne ne dit à la chambre : Prenez garde, vous allez vous contredire. On vous conseille de déclarer le contraire de ce que vous avez décidé lors de la première élection. En effet, je n'avais pas besoin de la défection de cinq votes : il ne me fallait que le retranchement d'un seul ; et la chambre, sur le rapport de M. de Salverte, a refusé de me proclamer, en retranchant du nombre des votans un billet portant : « *Flourens et Viennot* ; et voilà qu'aujourd'hui, sur le rapport de M. Chasseloup, elle retranche, pour proclamer M. Flourens, un bulletin portant : « *Viennot ou Flourens* ». Et personne, je le répète, ne relève ces contradictions, n'avertit la chambre qu'elle va commettre une injustice ! Dix députés m'avaient promis de parler ; plusieurs me l'avaient même écrit. Aucun ne s'est trouvé à la séance ; l'un présidait une commission, les autres étaient je ne sais où. Ceux de mes amis qui étaient présents ont été étonnés de la brusquerie de cette décision. Trois d'entre eux se sont plaints à moi de la précipitation de M. Cunin-Gridaine qui présidait la séance. Quant à moi, s'il existait ici une cour d'appel, je me plaindrais à elle de la fautive application du principe posé par le législateur. Il vient de déclarer qu'un vote portant deux noms n'était pas un suffrage exprimé. Qu'en résulte-t-il ? Que c'est moi qui suis député de Bezières et non pas M. Flourens, puisqu'en vertu de ce principe la même chambre aurait dû me proclamer dans sa séance de janvier. A défaut d'autre tribunal, j'en appelle à l'opinion publique. Elle dira qu'une élection, commencée par la corruption, par la violence, a été enlevée ailleurs par surprise et par le désaveu formel d'un principe précédemment invoqué contre moi. Je ne saisis pas qu'on ait pu usurper une députation comme on usurpe une réputation ; je m'en rapporte à.....

M. Flourens a imprimé à mon sujet qu'il rougirait, lui, de devoir son élection à une aussi faible majorité que celle que je réclamaï. Ce n'est plus à moi de rougir.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

VIENNOT.

Tribunaux.

UN HABITUÉ DU THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Nous avons déjà parlé de M. de Saint-C..., de son caractère et de ses habitudes tout-à-fait excentriques. Les tribunaux ont plusieurs fois retenu de ses faits et gestes : une fois entre autres, il porta plainte contre le propriétaire du Café Anglais qui avait été forcé de lui interdire l'entrée de son établissement. M. de Saint-C... prétendait qu'on avait formé le projet de le faire entrer dans le café, et voulait, au mois de janvier et par les nuits les plus froides, tenir ouvertes toutes les fenêtres ; vainement le garçon les fermait-il, elles étaient immédiatement ouvertes par le vicomte, jusqu'à ce que les consommateurs intervinssent.

M. de Saint-C..., après avoir passé sa journée à se faire suivre par une voiture où il ne monte que fort rarement, emploie habituellement toutes ses soirées au spectacle. Mais malheur au directeur auquel il donne la préférence ! car il est fidèle à ses habitudes, et tous les jours on est sûr de le rencontrer à son poste.

Il a d'abord fréquenté le théâtre de la Porte-St-Martin ; puis il a acheté une entrée à la Comédie-Française, dont il est un des habitués les plus inébranlables. Les grands jours, c'est-à-dire quand la salle est pleine, M. de Saint-C... n'hésite guère que les couloirs, où il cause avec les ouvreuses dont il est chéri ; car, au fond, c'est le meilleur homme du monde ; mais aux petits jours, il se pose, soit au balcon, soit dans une loge voisine du balcon, et de là, il entame des conversations souvent fort spirituelles avec tous ses voisins. Par malheur sa voix s'élève au-dessus du diapason des acteurs, et le spectacle en est troublé. Des plaintes nombreuses sont alors portées à l'administration ; et pour y faire droit, on a pris le parti de ne pas renouveler l'abonnement de M. de Saint-C..., qui finissait ce mois-ci.

Mais il est malin, et on ne gagne guère à jouer au fin avec lui. Qu'a-t-il fait ? Il a fait acheter, par un tiers, une entrée sous le nom de M. de Montplaisir, qu'on a livrée sans difficulté, et le marché a été conclu. Mais lorsque M. de Saint-C..., sous son nouveau nom de Montplaisir, qui lui appartient, dit-on cependant, s'est présenté pour entrer, il s'est vu refuser la porte, et ce n'est qu'en payant au bureau le prix de sa place qu'il a pu pénétrer dans le sanctuaire où il est entré triomphant.

Un procès va s'engager à ce sujet, et ce matin le directeur de la Comédie-Française avait assigné M. de Saint-C... en référé, pour pouvoir prononcer la nullité du marché relatif à son entrée, par le motif qu'aux termes d'un règlement impérial additionnel aux statuts du Théâtre-Français, toute entrée devait, pour être valable, être ratifiée par le commissaire royal.

Mais M. le président Debelleyne, après avoir entendu M. Denormandie et M. Lesieur, avoués, a décidé qu'il n'y avait pas lieu à référé et renvoyé les parties à se pourvoir.

(Droit.)

Départemens ministériels.

CULTES. — Par ordonnance du 13 février dernier, ont été nommés : M. Condouze, pasteur de l'église consistoriale de Vézénobres, à la résidence de Lezan (Gard). — M. Roehrich, pasteur à Furdenheim, aux mêmes fonctions, à Saint-Guillaume de Strasbourg (Bas-Rhin), en remplacement de M. Jarglé, décédé.

— Par ordonnance du 6 février : M. Mirtl Maas, membre laïque du consistoire central des Israélites, réélu par le collège des notables de Paris. — M. Alfred-Jacob, membre laïque du consistoire israélite de Bordeaux (Gironde), réélu par le collège des notables. — M. le docteur Cahen, mem-

bre laïque du consistoire israélite de Paris, réuni par le collège des notables. — M. Edmond Alphen, membre du même consistoire, en remplacement de M. Bernheim, démissionnaire.

INSTRUCTION PUBLIQUE. — Par décision du 24 février, sur la proposition de M. le préfet de la Seine-Inférieure, M. le ministre de l'instruction publique a accordé des secours aux communes dont les noms suivent, pour aider à l'exécution de la loi sur l'enseignement primaire.

Construction d'une maison d'école, à Villainville, 1,500 fr.; — Id. à Bra-diancourt, 1,500 fr.; — Id. à Pierrecourt, 1,500 fr.; — Id. à La Ferté-Saint-Samson, 600 fr.; — Id. à Saint-Laurent-de-Brévedent, 1,000 fr.; — Id. à Gravenchon, 1,500 fr.; — Entretien d'une école primaire de filles, à Bois-Guillaume, 500 fr. — Construction d'une maison d'école, à Riville, 2,000 fr.; — Id. à Floques, 600 fr.; — Id. à Rose-Roger, 1,400 fr. — Acquisition et construction d'une maison d'école, à Rieux, 500 fr. — Acquisition de mobilier de classe, à Rebets, 400 fr.

— Par ordonnance du roi en date du 26 février dernier, le directeur du conservatoire de la Bibliothèque royale est autorisé à accepter le legs fait à la Bibliothèque royale par M. Van Praet, conservateur et administrateur de cette bibliothèque.

Ce legs consiste en ouvrages, tant imprimés que manuscrits, d'une valeur d'environ 4,000 fr.

— Par ordonnance du roi en date du même jour, le directeur du conservatoire de la Bibliothèque royale est autorisé à accepter le legs fait à la Bibliothèque royale par M. Gheerbrandt (Pierre-Timothée), employé au département des antiques de cette bibliothèque.

Ce legs consiste en une collection de 277 médailles en or, en argent et en bronze, tant romaines que des peuples, villes et rois de l'antiquité, et représente une valeur de 1,060 fr.

— M. Daunou, de l'Institut, membre du comité historique des chartes, chroniques et inscriptions, est nommé président de ce comité, en remplacement de M. le baron Silvestre de Sacy, décédé.

— M. Danton, agrégé de philosophie, est nommé secrétaire du comité historique des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Ravaisson, appelé à d'autres fonctions.

COMMERCE. — AGRICULTURE. — TRAVAUX PUBLICS. — M. le ministre des travaux publics vient d'accueillir, à la recommandation de M. le préfet du Calvados, la demande d'une subvention de 1,500 fr., formée par l'Association normande, pour les progrès de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, dans les départements du Calvados, de l'Orne, de l'Eure, de la Manche et de la Seine-Inférieure.

INDUSTRIE FRANÇAISE. — CHAPELLERIE.

Depuis la dernière exposition des produits de l'industrie française, le rapport du jury ayant été livré à l'impression, nous avons plusieurs fois déferé au désir de divers honorables fabricants, en en reproduisant le texte pour ce qui les concernait. Nous étions d'autant mieux disposés à ces sortes de publications que, d'une part, elles semblaient ajouter un nouvel éclat à la juste distinction dont chacun a été l'objet, et que, de l'autre, elles signalaient aux consommateurs des améliorations qu'ils adressent souvent à leurs besoins les plus usuels. Dans la vue de cette double utilité, nous nous empressons encore aujourd'hui de combler une lacune importante en insérant la partie de ce même rapport qui concerne M. Jay, successeur de Cogniet, l'un de nos principaux fabricants de chapellerie. Tout le monde sait que M. Jay, par dix années d'expérience et de sacrifices est parvenu à faire faire à son art des progrès remarquables, et qu'il a été jugé digne de recevoir de la main du roi le premier prix décerné pour la chapellerie; mais ce qu'il faut aussi connaître, c'est la nature variée et la perfection de ses produits; à cet égard, le rapport de M. le baron Ch. Dupin s'exprime d'une manière si explicite que nous n'avons rien de mieux à faire que d'y renvoyer nos lecteurs.

Il vient de paraître à la librairie Desessart (1) un ouvrage qui, sous une

forme modeste, se recommande vivement à l'attention par son incontestable utilité. Depuis quinze ans, les travaux de Lingard, Hallam, Augustin Thierry, Guizot, ont fait subir à l'histoire d'Angleterre une complète rénovation, et l'on se trouve cependant obligé, faute d'ouvrages élémentaires, de mettre aux mains des enfants des abrégés, informés aussi légers et erronés, quant à la science matérielle des faits, que dénués d'intelligence et faux de couleur. Quelle histoire pourtant, hormis la nôtre, est plus intéressante pour nous que celle de l'Angleterre, et doit tenir dans l'enseignement une plus large place? L'histoire abrégée de l'Angleterre, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, par Mme Pauline Roland, est tout à fait propre à combler cette lacune. C'est un ouvrage élémentaire qui peut être mis entre les mains d'une jeune fille, et en même temps tout à fait au niveau de la science au point où l'ont amenée les travaux modernes. Ce livre, bien conçu et exécuté avec talent et avec une rare conscience, ne peut manquer d'obtenir un prompt succès.

— L'Italie, publiée par Audot, le plus remarquable des ouvrages à bon marché, vient d'être remis en souscription : 4 livraisons par semaine.

— M. E. L. Guérin, auteur des *Nuits de Versailles*, des *Dames de la cour*, fera paraître, le 3 courant, un nouveau roman dont le titre (*Une Dame de l'Opéra*) ne peut manquer de piquer vivement la curiosité.

— Nous recommandons aux professeurs et aux jeunes gens qui se préparent au baccalauréat ès-lettres, la collection de classiques grecs avec la traduction littérale en regard, que publie M. Vendel Heyl, professeur au collège Saint-Louis, chez l'éditeur Desessart, rue des Beaux-Arts, 15. Cette collection se compose aujourd'hui de : *Dialogues des morts*, 1 fr. 50 c.; *Cyropédie de Xénophon*, livres I et II, 5 fr.; *Oedipe roi*, de Sophocle, 1 fr. 60 c.; *Hécube*, d'Euripide, 1 fr. 50 c.; *Apologie de Socrate*, par Platon et Xénophon, 1 fr. 50 c.; *Les Vies de Cicéron*, de Sylla, par Plutarque, 1 fr. 60 c.; de *Marius*, 1 fr. 80 c.; les quatre premiers chants de l'*Iliade* et le discours de *Démétrius*, de Coraon, paraîtront à la fin du mois. Les mêmes auteurs, grec seul, coûtent moitié prix.

(1) Rue des Beaux-Arts, 15. — Deux volumes in-12, 5 francs.

FURNE ET COMP., LIBRAIRES,
Quai des Augustins, 59.

TRADUCTION NOUVELLE. -- En vente la 4^e livraison.

H. FOURNIER AINÉ, ÉDITEUR,
Rue de Seine, 46.

VOYAGES DE GULLIVER ILLUSTRÉS PAR GRANDVILLE

Deux beaux vol. in-8 vélin, sujets, frises, lettres ornées, culs-de-lampe dans le texte. — 36 livraisons. — Une tous les mercredis.

Les Souscripteurs qui voudront recevoir leurs livraisons à domicile paieront d'avance le prix de la souscription, savoir : pour Paris, 18 fr.; pour les départements, 22 fr. L'ouvrage complet sera porté à 20 et à 24 fr. pour les personnes qui n'auront pas souscrit.

Auguste DESREZ,

IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

50, rue Neuve-des-Petits-Champs.

POUR LES ANNONCES,

A l'Office de Publicité,

9, Boulevard Montmartre.

MUSÉE DES FAMILLES

REVUE LITTÉRAIRE.

Cinquième Volume,

PRIX PAR AN :

5 fr. 20 c. — Par la poste. 7 fr. 20 c.

Tirage à 35,000.

UN FRANC LA LIGNE D'ANNONCES.

LE MUSÉE DES FAMILLES a supporté par le fait de quatre années d'existence, une épreuve à laquelle tous ses rivaux n'ont pas survécu et qui lui assure un succès durable et non contesté. Il a pris pour son meilleur point d'appui le système des améliorations; il a constamment marché dans une voie de progrès et a tendu chaque jour à devenir une importante REVUE à la manière des Revues anglaises. LE MUSÉE offre une riche succession d'Études Morales, Historiques, Littéraires et Artistiques. Les Lettres et les Beaux-Arts comptent dans ce recueil les plus dignes interprètes. Chaque article porte avec lui son caractère distinctif de moralité, d'érudition, de saine critique; chaque article porte encore un de ces noms d'auteurs dont la collaboration n'appartient pas indistinctement à toutes les

REVUES; ce sont MM. Casimir Delavigne, Victor Hugo, Jules Janin, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Henri Blaze, Mme E. de Girardin, Léon Gozlan, le Bibliophile Jacob, Paul de Kock, de Lamartine, Salvandy, Scribe, Villemain, etc.

La rédaction en chef de ce recueil est confiée à M. S. HENRY BERTHOUD.

Le Musée des Familles vient de passer sous la direction de M. AUGUSTE DESREZ, gérant du Panthéon Littéraire; c'est une garantie de l'excellente administration et de l'exactitude du service qui doivent contribuer désormais à la prospérité du recueil.

EN VENTE chez F. BONNAIRE, 10, rue de Beaux-Arts, à Paris.

PROMÉTÉE.

PAR M. EDGAR QUINET.

UN VOLUME IN-8, 7 fr. 50 c. — PROMÉTÉE est une belle trilogie dramatique; PROMÉTÉE enchaîné et PROMÉTÉE délivré par le CHRISTIANISME. — Ce poème réunit à la pureté des formes antiques la profondeur des sentiments modernes. — M. QUINET a rajouté heureusement la fable de PROMÉTÉE en la complétant d'une manière inattendue. — Un légitime succès paraît réservé à ce nouvel ouvrage de l'auteur d'ABASVERUS.

ŒUVRES COMPLÈTES DE G. SAND. 7 livraisons. — VALENTINE. 2 vol. in-8. 12 fr.

EN VENTE chez CHARLES LACHAPPELLE, éditeur, rue St-Jacques, 73.

UNE DAME DE L'OPÉRA

CONFIDENCES GALANTES, PAR E. L. GUÉRIN,

Auteur des *Nuits de Versailles*, des *Dames de la cour*, de *Mme de Parabère*, du *Roi des halles*, du *Mari de la reine*, de *Madeleine la repentie*.

2 VOLUMES IN-8. — 15 FRANCS.

L'ITALIE

400 VUES, TOUTES PUBLIÉES PAR

INTERESSANTES.

150 SCÈNES.

COSTUMES, ETC.

AUDOT

SECONDE PUBLICATION, 4 LIVRAISONS PAR SEMAINE.

EXTRAIT du Rapport du Jury

SUR L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE,

Par le baron CH. DUPIN,

Tom. 2, pag. 212, chap. XII. — FEUTRE et CHAPELLERIE.

PREMIER PRIX.

M. JAY, à Paris, rue des Fossés-Montmartre, 5.

Chapeaux de castor et de soie, imperméables, très légers et parfaitement confectionnés. Parmi ses produits les plus remarquables nous citerons : 1° un chapeau de maréchal de France, ne pesant que 3 onces, fait avec du poil de lièvre, et qui, par le fini du travail, semble aussi beau que le castor; le chapeau n'a de poil que du côté visible, ce qui a permis de lui donner moitié moins de poids qu'aux chapeaux ordinaires à trois cornes; 2° chapeaux ronds pour soirées et pour voyages, d'une étoffe très serrée, qu'une légère couche de gomme élastique suffit pour soutenir, et néanmoins laisse assez souple pour qu'on plie le chapeau sans le chiffonner, et sans empêcher qu'il reprenne parfaitement sa forme naturelle; 3° chapeau de soie, monté sur feutre, avec apprêt à la gomme élastique, très-épais, souple et ne se déformant pas. M. Jay, qui chaque jour ajoute à son art par de nouvelles expériences, et dont les produits sont toujours fort soignés, mérite la médaille d'argent.

A Vendre ou à Louer.

A VENDRE le château de Villeneuve, avec parc de 80 arpents, planté à l'anglaise et traversé par la rivière de Beuvronne et une rivière anglaise bien empoissonnée et autres dépendances, le tout situé près Dammarin (Seine et Marne), sur la route de Rheims et à huit lieues de Paris.

S'adresser, pour les renseignements, à Paris, à M^r Roussier, notaire, dépositaire des titres, rue Croix-des-Petits-Champs, 27; et à M^r Tournier, notaire, rue de Grenelle-St-Germain, 3.

Et pour voir la propriété, sur les lieux au sieur Découen, jardinier.

A LOUER, pour le terme de juillet prochain,

avec bail de 11 ou de 20 années, une MAISON, en totalité, sise à Paris, rue du Cadran, 19. On céderait une machine à vapeur fonctionnant, disposée dans le rez-de-chaussée vaste et spacieux. Cette machine est propre à toute industrie, et particulièrement à un apprêteur et tondeur de châles. — S'adresser, pour les conditions, aux bureaux de l'imprimerie EVERAT et Comp., rue du Cadran, 14 et 16.

Approbation des Facultés de Médecine et de Pharmacie. (Codex.)

SIROP ET PÂTE DE MOU DE VEAU

AULICHEN

On ne devra confiance qu'aux préparations revêtues du présent timbre et de la signature.

Préparé par PAUL GAGE, pharmacien, rue de Grenelle-St-Germ., 45, à Paris.

1 fr. 50 c. chacun avec l'inst.

Dépôts chez tous les pharmaciens de France.

MAUX DE DENTS

Guérison par l'EAU D'OMÉARA

Ancien 1^{er} médecin de Napoléon, Cette Eau, autorisée par le décret et l'ordonnance royale, guérit à l'instant les maux de dents les plus violents, arrête et guérit la carie, sans être désagréable. — 1 fr. 75 c. le flacon. Dépôt chez FONTAINE, ph., pl. des Petits-Pères, 6.

Bulletin Commercial.

MATIÈRES D'OR ET D'ARGENT.

Primes p. 1,000 f.

Or en bar. à 1000/1000 k. 3434 f. 44 c. 8 95 9

Louis d'or à 901/1000 k. 3434 f. 44 c. 8 95 9

Pièces de 20 et 40 f. agio. 8 50 0

Arg. en b. à 1000/1000 k. 218 f. 89 c. 5 50

La pièce. 82 10 à 60

Quadruples neuves. 5 35

Pièces à colonnes. 5 35

Pièces mexicaines. 5 35

Quadruples colomb. 25 45

Souverains. 25 45

Bank Notes. 25 47 1/2 50

Duc. d'Holl et d'Autr. 11 20 à 85

VOIES ANGLAIS.

ANGLAIS. — Londres, 28 févr. 1835.

Cité, 4 h. — Consolidés pour compte, ouverts à 92 7/8. — Formés à 93 1/8.

Fonds espagnols : actif, 19 5/8. — Passif, 19 5/8.

avec coupon; actif, 19 5/8. — Passif, 19 5/8.

Passive, 4 1/2. — Différée, 7 1/2. — Coup. de novembre, 21 23; de mai, 21 23.

Portugais nouveaux, 27 3/8. — 3 0/0; 3 0/0.

18 1/4. — Brésiliens, 75 1/2. — Mexicains, 28 3/4. — Belges, 103 1/4.

— Hollandais, 5 0/0, 103 3/4. — Nouv. empr. 101 1/2.

— Danols, 75 1/2. — Russes, 113 1/2.

MARCHANDISES.

Havre, 3 mars. — YENTS A LA BOURSE.

Bois. 55 balles acajou canou, 12 fr.

Café. — 410 sacs Rio bon à fin. ord. pour le transit, 55 3/4 ent., 20 d° fin ord. 52 1/2 ent.

Coton. — 97 balles Géorgie, 80 1/2; 280 balles Louisiane, 95; 59 balles Mobile, 95; 10 balles Fernandebou, 1 25; Guadeloupe, 1 25; 1 25 balles.

Café. — 20 milliers vieille monnaie, 1 14 3/8.

Finitions. — 5 milliers du sud pêche américaine, 1 32 1/2.

Sucre. — 76 lignes brut, 50 25 (base de 61 fr. la bonne 4°).

Les basses qualités de coton sont tou-

jours en défaveur, notre marché en étant chargé.

Café Rio en bonne demande. Les faneons ont fléchi.

Nantes, 1^{er} mars.

Café. — 12 halles Bourbon, 1 32.

Jiz. — 300 sacs Bahia, 1 32.

Sucre. — 400 sacs Bourbon, 63.

Bordeaux, 1^{er} mars.

Bois. — 400 gaux campêche, coupe d'Espagne, 11 50; 70 d°, coupe Saint-Dominique, 19.

Café. — 114 sacs Guayra, 65 c., 40 d° d°, 38 d° Havane, 65.

Cannelle. — 1 suron Ceylan, 2^e lettre, 1 fr.

Coton. — 23 balles Louisiane, 91 50; 31 balles Guadeloupe, 75; 8 balles Cayenne, 120.

Indigo. — 1 caisse Bengale, 120.

Serp. — 25 demi-pièces, 14 75; 10 demi-pièces, 14 50.

En vente publique. — 210 sacs café Guayra, en 12 lots, par la Jeune-Élodie, restaurant de 76 c. à 1 fr. 15 acq. Les frais de vente à la charge des acheteurs.

MARCHÉS ÉTRANGERS.

Londres, 1^{er} mars.

Teintures. — Les indigos sont tenus fermes avec augmentation de 2 à 4 d. sur les prix de la vente de janvier; mais le régime du calme dans ce moment sur la place, et les opérations se bornent à quelques lots pris pour les besoins les plus pressants.

Comme on s'y attendait, la demande pour la cochenille s'étend de plus en plus, et les propriétaires sont aussi plus fermes. On ne peut pas dire que les affaires soient en grande activité; mais les besoins du printemps promettent de les rendre telles incessamment : 17 surons de belle qualité argentine ont été vendus publiquement ces jours passés pour exportation aux prix de 1 s. 11 d. à 1 s. 12 c. 12, ce qui montre suffisamment que cette teinture est en voie de faveur.

Pour le lac-dye, les affaires ont aussi été plus considérables ces derniers temps, et les prix bien tenus sont dans ce moment ceux de la dernière vente publique, où 12 caisses des meilleures marques, savoir : 1 M C R se vendirent de 1 s. 2 d. 1/2 à 1 s. 8 c. et C 2 9 à 2 10, et B B et C 2 4 à 2 5.

mais les sortes inférieures sont négligées, et 41 caisses exposées à cette même enchère furent rachetées 11 d. à 1 s. 3 d. New-York, 7 février. — (Par la ville-de-Lyon.)

Potasse. — Les prix des potasses sont bien tenus, avec bonne demande; environ 200 barils ont été achetés depuis nos derniers avis.

Café. — La demande est encore très limitée et se réduit exclusivement aux besoins de la consommation intérieure. Les prix ne varient pas. Les ventes se composent de 400 balles Brésil, nouvelle récolte, 3 11 et 11 1/2; 300 Guyana vert à 11 1/2; 70 d° Java vieux, blanc, 11, le tout à 4 mois, et 150 sacs Saint Domingue à 8 1/4 courans au comptant.

SPECTACLE DU 3 MARS.

FRANÇAIS. — La Camaraderie, le Mari de ma femme.

ITALIENS. — Guido et Ginevra ou la peste de Florence. — MM. Levasseur, Duprez, Prévôt, Massol, Dérivis, Wartel,

Trévain, Martin, Charpentier, Hens, Hiner, Moliner, Mazillier, Nabille; Mmes Doras-Gras, Fléchoux, Stoltz, Widman, Alexis, Fitzjames 1^{re}, Fitzjames 2^e, Maris, Blangy.

OP. COMIQUE. — Le Nouveau Seigneur. — Piquillo, MM. Fleury, Deslandes; Mme Rossi. — Chalel, M. Roy.

OPÉRA. — Camp des Croisés.

OPÉRA. — Commis voyageur, Au 6^e étage, 99 Montous, Vie de garçon, VANDERVELLE. — Lusitania, à 30 ans.

Mlle Marguerite, Contre.

4 1/2 VARIÉTÉS. — Le Père. Les Saltimbanques, Bal des Variétés.

7 PAL-ROYAL. — Dern repr. du Ballet d'Élzel, Fracassi, Bruno, Bohéche.

5 P.-ST-MARTIN. — Luerèce Borgia et Aïx ou les Deux Mères.

6 AMBIGU. — Tékéli, Glenarvon, Officier. Elève.

GAITÉ. — Femmes libres, Vincent de Paule, Farruck.

L'un des gérants : E. BOUTMY.

PARIS. — Imprimerie de MATHURIN et FLORE, rue de Valenciennes, 30.